

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Nous avons vu Thomas Munzer plaquant les villes ou il ne se trouvait plus du tout en suivie, se retirer à la campluche où à cette époque comme aujourd'hui, la pestaille avait bougrement moins de prise. Sur le bord des fleuves, à l'ombre des forêts, en face des troupeaux couchés dans la plaine, le gas fut bien plus à l'aise pour prêcher ses doctrines. Et, de suite, comme au milieu des prolos galiléens, comme Jacob chez les pasteureaux, sa parole droite et franche alla au cœur des bons bougres.

«Nous sommes tous fils d'Adam, qu'il faisait, il n'est donc pas juste que les uns meurent de faim, tandis que les autres se délectent dans l'abondance. Ses apôtres n'eurent rien en propre; dans la primitive Église, tous les biens étaient communs. Jusques à quand tolérerons-nous les exactions des princes? Combien de temps traînerons-nous dans l'ignominie une vie chargée de privations et de misères? Si la nature nous a fait naître libres, pourquoi cette servitude?... La fortune a répandu des biens sur la terre, elle veut que nous en jouissions: elle ne veut pas que ces biens que nous travaillons à produire nous accablent de maux! Debout, préparons-nous à secouer le joug».

Cette voix reflétait trop chouettelement le sentiment intime du populo des campluches pour ne pas avoir d'écho chez les braves culs-terreux. Le sens nouveau donné à l'Évangile, dont on oubliait les feuillettes dégueulasses conseillant la résignation, pour n'y voir que la tendance communiste et égalitaire, exalta leur courage et leur espoir. De tous les bords de l'Allemagne, une multitude de paysans afflua vers Munzer, à la grande colère de Luther, qui fulmina contre le gas des excommunications à rendre des points à la charogne pontificale.

Pourtant, Luther n'avait pas toujours été si prudent et si pacifique: *«Si la fureur des suppôts de Rome doit continuer, disait une de ses brochures écrite en 1517, il ne nous resterait plus d'autres remèdes que la violence. L'empereur, les rois et les princes feraient bien de s'armer et d'attaquer ces pestes du genre humain. Quand nous châtions les voleurs par la potence, les brigands par le glaive, les hérétiques par le feu, pourquoi ne passerions-nous pas par les armes ces magistrats de perdition, ces cardinaux, ces papes et toute cette canaille de la Sodome romaine qui corrompt sans fin l'Église de Dieu? Pourquoi ne laverions-nous pas nos mains dans le sang?...».*

Certes, ce n'est pas là du dégoisage en pâte de guimauve, seulement les camaros remarqueront que, comme ses pareils de l'heure présente, le birbe n'admettait la violence que d'en haut, et ne voulait rien savoir de l'initiative individuelle; au fond, il ne cherchait qu'à se rapapilloter avec le pouvoir, à le virer un tantinet à ses vues, et dès qu'il eût reniflé l'odeur de l'assiette au beurre, ça changea comme de la nuit au jour: le révolutionnaire se mua vite en conservateur.

Et ceux qui voulurent employer la violence furent agonisés de sottises; Lütther, piétina le cadavre décapité de Munzer, comme un vulgaire socialo à la manque les cadavres des guillotins anarchistes, et il se rallia aux princes contre les paysans qui, peut être, avaient appris de lui à se révolter.

Ainsi tournent mal ceux qui veulent faire les choses à demi! Comme Munzer avait raison quand il écrivait à Luther. *«Par toi, le pape a été frappé au cœur. Le bel effort, si tu laisses vivre dans ton Église les abus, les désordres, les injustices dont le pape n'était que la personnification! Achève, ou renonce à t'appeler réformateur. Ce qu'on laisse subsister du passé dans les institutions et les croyances le ramène bientôt tout entier sur la terre. Il n'y a pas de milieu. Tout en réformant les rapports de l'homme avec la divinité, il importe surtout de réformer les rapports sociaux. Quand, dans la société, l'un vit au détriment des autres, quand la main droite ravit le pain à la main gauche, c'est comme si un homme se repaissait de la chair de son semblable».*

Mais, des paroles, les bons fieux passaient aux actes: les sociétés secrètes multipliaient leurs ramifications, en Suisse, dans l'Alsace, dans la Forêt-Noire, arborant comme drapeau le soulier, chaussure des paysans, marque de leur infériorité: les nobles ayant, seuls le droit fie porter des bottes et des brodequins.

Un programme clair se condensait en douze articles, énumérant toutes les souffrances et tous les espoirs de rédemption des paysans.

Le premier choc eurent lieu à Wyterbach où, une église, visitée par une charibotée de pèlerins couillons fut fichue à feu. Luther en profita pour asticoter le duc de Saxe, contre les laboureurs révoltés et Munzer dût chercher son salut dans la fuite.

Quelque temps après, Munzer était à Mulhouse; derechef, il prêche la dépossession des enjuponés et des princes. Le sénat de Mulhouse, collection de mufles, s'adresse à Luther et sur ses conseils veut imposer silence à Munzer. Il réussit tout juste à ameuter les types de la ville contre lui. Les magistrats sont envoyés à dache, les portes des églises sont enfoncées, les autels basculés, leurs images et les reliques mis en compote. Les monastères sont visités, ainsi que les couvents des nonnains et on engage les moines et les nonnes dans des vœux plus doux. Le communisme s'implanta et Mulhouse vécut d'une vie familiale.

Pendant ce temps, Nicolas Stork et une quantité d'autres riches bougres d'agitateurs trimardaient dans les villages de la Thuringe. A leur suite le branle-bas s'attisait. Le culte extérieur, les temples, les ordres monastiques avaient fini de rire. Avec les richesses prises dans les boîtes à bon-dieu on fabriquait des armes pour la guerre sociale.

Les châteaux n'étaient pas plus épargnés que les églises. Ça et là on les démantibulait avec un entrain épatant. Et les richards de crier à l'abomination: ces chameaux ayant l'habitude de crier qu'on les étrangle, des qu'on les empêche d'étrangler les autres.

Une autre classe de bons bougres, les mineurs de l'Esgebir, mirent aussi leur grain de sel dans le grabuge, - et dans une fois en mouvement, les gueules noires ne sont pas manchots!

A Mulhouse, chaque jour arrivait la nouvelle de quelque castel chambardé par les paysans, de quelque monastère fichu en déroute.... Trente mille gas étaient sous les armes, dans la Forêt Noire.

Et Munzer d'émoustiller ferme le populo!

«Faites vite! clamait-il. Marchez! sus, sus, sus!... Du courage et vous ne craignez pas cent mille hommes!».

Son dégoisage enflammé galopait l'Allemagne, en même temps que les «douze articles» qu'on peut résumer ainsi: *«Plus de prêtres! Plus ne dîmes! Plus de redevances! Plus de serfs! Plus de maîtres! Plus d'injustices!...».*

Hélas, ce mouvement si richement emmanché finira par des massacres horribles! Et l'œuvre des paysans allemands comme celle des Bagaudes, des Pastoureux, des Jacques, est encore à parachever.

Pourquoi ce sempiternel fiasco?

C'est qu'il y a encore trop du bon dieu là-dessus et pas assez de l'Homme. Sans doute, le biceps joue son rôle, mais la caboche n'y est pas. Contre les crapulars de curés et de nobles on compte sur l'action providentielle de types, - et une fois ces types embobinés (comme Luther) ou démolis comme Munzer les pauvres diables ne savent plus de quel côté se virer.

Quand donc en aurons-nous fini pour de bon avec le Père des Mouches et toute sa séquelle de ministres, de chefs et de tout le tremblement?

Henri BEAUJARDIN
dit *Le Père Barbassou.*
